

EMPRUNTS ANARYENS EN INDO-ARYEN

SANSKRIT *bāṇa-*.

Dans *Grundzüge einer Lautlehre der Mon-Khmer Sprachen*, p. 30-31, le P. W. Schmidt a rapproché les mots suivants :

Mon	Khmer	Bahnar
<p>« jeter des pierres avec un arc » . . . (<i>pah</i>) « cet arc » <i>pnôh</i></p>	<p>« jeter, lancer, égrener (le coton) » . . . (<i>bôh</i>¹) « carde à coton » <i>phnôh</i></p>	<p>« tirer de l'arc » . . . (<i>pōnah</i> / <i>panah</i>)</p>

Un verbe *poh*, *pah* a donné par infixation de (*a*)*n* des dérivés : *panah*, *pōnah*, *phnôh*, *pnôh*. La dérivation est régulière, mais on ne voit pas bien *a priori* pourquoi la même racine sert à désigner des opérations telles que tirer de l'arc et égrener le coton. Ce fait remarquable s'éclaire si l'on observe : 1° qu'en stieng *ak* désigne un instrument qui sert à préparer le coton avant de le filer ; et 2° que le même mot est un nom de l'arc ou de l'arbalète dans d'autres langues mon-khmères (danaw *ak* ; riang *āk* « arc » ; alak *ak* « arbalète »)².

1. L'initiale que je transcris ici *ḥ*, bien que le P. Schmidt ait écrit *p*, est une ancienne occlusive labiale intermédiaire entre *p* et *b*, que M. G. Maspero appelle « occlusive mixte » (*Grammaire de la langue khmère*, p. 63).

2. Les parlers de la Péninsule Malaise ont des formes *ig*, *īg*, *āg*, et l'équivalent *ēk* s'est conservé en khmer où il désigne l'arc fixé au cerf-volant (*ēk-khléng*).

D'autre part, chez les Makassar de Célèbes, le mot *pána* désigne l'arc à lancer des flèches et une sorte d'arc sert également à nettoyer le coton (NIEUWENHUIS, *Der Gebrauch von Pfeil und Bogen auf den grossen Sunda-Inseln*, dans *Internationales Archiv für Ethnographie*, XIX, p. 10-11 du tiré à part). Sonnerat a observé et dessiné dans l'Inde un instrument analogue (*Voyages aux Indes et à la Chine*, Paris, 1782, t. I, p. 108 et pl. 26). « La machine à carder le coton, dit-il, est d'une extrême simplicité. Elle est composée d'un morceau de bois long de six à sept pieds. A chacune des extrémités est attachée une forte corde de boyau, qui rend un son en la touchant, ce qui fait appeler la machine *violon* (nos chapeliers ont une machine à peu près semblable qu'ils nomment *archet*). Le violon est suspendu par une corde à celle d'un arc attaché au plancher¹. L'ouvrier tient d'une main le violon dans le milieu, et de l'autre, avec un morceau de bois terminé par un bourrelet, tend vivement la corde à boyau, qui en s'échappant, bat le coton, l'enlève avec force, le gonfle, en sépare la poussière et le met en état d'être filé. L'élasticité de l'arc qui soutient le violon donne à l'ouvrier la facilité de le ramener d'un endroit à l'autre sur le tas de coton qu'il vient de battre. » L'instrument est en somme formé de deux arcs superposés car, à la partie inférieure, le « violon » que Sonnerat compare à l'archet des chapeliers consiste essentiellement en une corde vibrante attachée aux deux bouts d'une pièce de bois. Sir G. Grierson a décrit une machine analogue et plus simple dans *Bihar peasant life*, p. 64-65.

Si l'arc à carder le coton est usité en Indochine comme dans l'Archipel Malais et l'Inde, on va voir que dans la même zone des mots apparentés désignent le tir à l'arc, l'arc ou la flèche et le coton.

La tendance au monosyllabisme a souvent eu pour effet de réduire les formes anciennes :

1. Entendez « au plafond ».

Mon	Khmer	Stieng	Rôngao	Muong	Annamite
« tirer de l'arc »					
<i>păn</i>	<i>băñ</i>	<i>pěñ</i>	<i>păn</i>	<i>păn</i>	<i>băn</i>

Ces mots diffèrent de bahnar *panah*, *ponah*, par la chute de la finale et par certaines altérations de la nasale. De plus il est à noter que l'initiale de la forme khmère est un *ḅ*, phonème instable, intermédiaire entre la sonore et la sourde et dont l'équivalent est *b* en annamite, tandis que la plupart des autres langues ont *p*.

En regard de mon *pnôh* « arc à lancer des pierres », on a :

čuru *panan* « arc »
 kon-tu *paneñ* « arbalète »
 sedang *pöneñ*, *möneñ* « arbalète »
 halang *meneñ* « arbalète ».

Dans les langues munda (ou *kôl*), santali *banam* signifie « violon. jouer du violon », cette dernière opération comportant l'emploi d'un archet ou petit arc.

D'autre part les formes indonésiennes se ramènent en grand nombre au type *panah*. Ce mot désigne l'arc en malais, et à Java l'arc et la flèche. Chez les Dayaks de Bornéo, l'arc est appelé *panah*. Dans de nombreux parlers des Philippines. *panā* est le nom de la flèche et à Mindanao *panah* est le nom de l'arc. Enfin à Madagascar *fana*, *falla* désignent à la fois l'arc et la flèche. M. Nieuwenhuis qui a étudié ces formes indonésiennes admet avec raison que *panah* a dû signifier jadis à la fois l'arc et la flèche dans tout l'Archipel Malais (art. cité, p. 19).

La comparaison des formes mon-khmères vient de nous apprendre que *panah* dérive par infixation d'un verbe *pah*, *pôh*, « tirer de l'arc ». On comprend que le nom d'instrument ainsi formé désigne à la fois l'arc et la flèche, c'est-à-dire tout ce qui sert à tirer de l'arc. Dès lors l'origine du mot sanskrit *bāṇa-* « flèche » n'est pas douteuse. C'est un

emprunt aux langages austroasiatiques et un emprunt très ancien puisque le mot se trouve dans le Rg Veda. VI, 73, 17. L'initiale sonore de *bāṇa-* ne saurait traduire en indo-aryen un *p* austroasiatique. Le *ḷ* de la forme védique est donc de nature à prouver l'ancienneté du *ḷ* encore attesté aujourd'hui dans l'écriture cambodgienne.

Pourquoi les Aryens, qui connaissaient sans doute l'usage de l'arc avant de pénétrer dans l'Inde, ont-ils emprunté aux Austroasiates un mot désignant la flèche ? Probablement parce que, la flèche de bambou leur étant inconnue, ils ont emprunté le nom et la chose aux aborigènes de l'Inde. En fait, dans l'Archipel Malais, la flèche dite *panah* est en bambou (*Nieuwenhuis*, p. 9 et 23). De même, dans l'Inde, *bāṇa-* désigne précisément une flèche de bambou ou de canne.

SANSKRIT *karpasa-*

Les verbes *pah*, *pōh*, *ḷōh*, qui sont à l'origine du nom de l'arc et de la flèche, ne représentent probablement pas la forme ancienne de la racine. Dans les langues austroasiatiques, une finale *h* provient normalement d'un ancien *s*. En khmer, par exemple, *ambōh* « coton » a une autre forme *ambas*. On peut donc supposer à l'origine des verbes *pah*, *pōh*, *ḷōh*, une racine **bas* qui signifiait l'action de manier un arc soit pour lancer des projectiles, soit pour carder le coton.

Nous en savons maintenant assez pour comprendre la formation des noms suivants qui désignent le coton dans les langues austroasiatiques :

	črau <i>paç</i> , <i>baç</i>	
	stieng <i>pahi</i>	
khmer	<i>ambas</i> , <i>ambōh</i>	radè <i>kapas</i>
bahnar	<i>kōpaih</i>	malais, javanais <i>kapas</i>
sedang	<i>kōpè</i>	batak <i>hapas</i>
kuoi	<i>kabas</i>	čam <i>kapah</i>
kčo	<i>kopas</i>	

A la base de toutes ces formes, qu'elles aient ou non un

préfixe, on trouve la racine *bas* dont l'initiale très instable est généralement devenue *p* ou *b*, et dont la finale s'est parfois amuie en *h* avec production, dans certains cas, d'un *i* compensatoire. Le nom de la fibre de coton signifierait donc proprement « ce qui a été égrené, cardé ».

Dans la plupart des langues austroasiatiques, le préfixe est simple : *ka* ou *kō*. Mais on sait que, dans cette famille linguistique, une nasale ou une liquide s'insère fréquemment entre le préfixe et la racine. C'est probablement ce qui explique khmer : *(k)ambas*, *(k)ambōh* dont l'initiale a disparu ; et du même coup nous rendons compte de sanskrit : *karpāsa-* « cotonnier » inexplicable par l'indo-européen.

Sous la forme *κάρπασος* le mot est entré dans le vocabulaire grec et, dans le livre d'Esther I, 6, le mot hébreu *kar-pas* paraît désigner comme le grec *κάρπασος* une étoffe fine de coton ou de lin.

SANSKRIT *paṭa-*, *karpāṭa-*

Outre sanskrit *karpāsa-* qui provient d'une ancienne racine *bas* précédée du préfixe *kar*, il est curieux de rencontrer dans la même langue *paṭa* et *karpāṭa* qui signifient tous deux « étoffe de coton ». La confrontation de *paṭa* et de *karpāṭa* permet d'isoler sans hésitation le préfixe *kar*, ce qui nous ramène une fois de plus sur le domaine austro-asiatique.

La ressemblance phonétique et sémantique de *karpāsa* et *karpāṭa* donne à penser que ces mots sont exactement superposables. Le passage de *s* à *ṭ* est inattendu en indo-aryen mais en annamite *ṭ* correspond régulièrement à *s* du mon-khmer commun :

Mon	Khmer	Stieng	Bahnar	Annamite
		« cheveu »		
<i>sōk</i>	<i>sāk</i>	<i>sōk</i>	<i>sōk</i>	<i>tōk</i>

En regard de khmer *ḥōs* « nettoyer, balayer », on a laotien *pāt*.

Skr. *karpāsa-* d'une part et *paṭa-*, *karpāṭa-* d'autre part doivent donc avoir été empruntés à des époques successives ou provenir de populations parlant des dialectes différents.

J. PRZYLUŚKI.
